

ALLARD, Jean V., *Mémoires du Général Jean V. Allard*. En collaboration avec Serge BERNIER. Boucherville, Les Éditions de Mortagne, 1985. 536 p. 19,95 \$.

Gilbert Drolet

Volume 40, Number 2, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304456ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304456ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Drolet, G. (1986). Review of [ALLARD, Jean V., *Mémoires du Général Jean V. Allard*. En collaboration avec Serge BERNIER. Boucherville, Les Éditions de Mortagne, 1985. 536 p. 19,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(2), 297–298. <https://doi.org/10.7202/304456ar>

ALLARD, Jean V., *Mémoires du Général Jean V. Allard*, en collaboration avec Serge BERNIER. Boucherville, Les Éditions de Mortagne, 1985. 536 p. 19,95\$

La parution coup sur coup de deux oeuvres autobiographiques de chefs militaires canadiens est une coïncidence qui nous permet de nous faire une opinion sur les accomplissements et les caractères de deux personnages qui ont évolué presque simultanément dans le même milieu.

La lecture de *Vokes* et des *Mémoires du Général Jean A. Allard* nous révèlent deux hommes à la fois semblables et bien différents. Le premier ouvrage est un recueil de souvenirs publié à titre posthume par un collaborateur/admirateur qui manque, croyons-nous, de discrétion. Si bien qu'il se dégage de la lecture de ce travail un sentiment peu favorable à l'égard du sujet, le général Chris Vokes. Le deuxième a été écrit en collaboration avec Serge Bernier dont la présence est si bien dissimulée qu'elle témoigne une coopération étroite et avantageuse.

Vokes et Allard partageaient quelques caractéristiques: au physique, tous les deux étaient de taille imposante; comme militaires, ils firent preuve de vaillance sur le champ de bataille à maintes reprises et s'avèrent de bons tacticiens. Leur détermination s'appuya sur une profonde conviction de la juste cause des Alliés. Mais là s'arrête la comparaison.

Vokes, diplômé du Royal Military College d'où sortaient des finissants soi-disant «officers and gentlemen», n'a rien du «gentleman». Ses mémoires baignent dans la rancune et l'amertume. Il manque d'entregent et il entretient du ressentiment à l'égard de ceux qui le contrarient ou qu'il perçoit comme obstacles à son avenir. Allard, lui, sans être passé par la grande école militaire, fera son chemin dans les forces armées par la voie de la milice. Son habileté, sa souplesse d'esprit et son charme lui permettront de franchir toutes les étapes jusqu'au sommet de la hiérarchie des forces armées du Canada.

Conscient des sérieux problèmes internationaux qui s'amoncellent en Europe pendant les années 1930, Allard voit les débats nationalistes au Québec d'un mauvais oeil. Sans les qualifier d'obscurantistes, il s'oppose à ceux qui ne voient pas la nécessité des préparatifs à une guerre mondiale imminente. Lorsqu'elle éclate, il aborde avec franchise les raisons qui scindent le Canada

en deux camps. Déjà, à la veille de son entrée en service actif, il se rend compte à quel point l'unilinguisme de ses compatriotes les désavantage: ils seront mal préparés pour faire partie d'unités essentiellement anglophones. Cette prise de conscience marquera le début de la plus dure lutte de sa carrière: celle d'améliorer le sort des Francophones dans les forces armées, et de leur permettre l'égalité des chances de succès. C'est une campagne qui ne finira malheureusement pas en victoire totale pour Allard à sa retraite.

Passé outre-mer, Allard est muté à une unité blindée de l'armée britannique. C'est là et aussi pendant les bombardements interminables du sol anglais par la *Luftwaffe* à l'automne de 1940 qu'il apprend à respecter ce peuple qui affiche du sang-froid, de l'humour et une détermination acharnée dans l'épreuve. Après la guerre, le jeune officier se verra confier le commandement d'une division britannique au sein de l'OTAN. Il sera le premier Canadien à obtenir ce poste. Ce dernier rôle ne l'empêchera pas toutefois de promouvoir l'autonomie de l'armée canadienne dans ses liens avec les Britanniques. Cet objectif s'intensifiera plus tard et pèsera lourd dans les débats ardues qui marqueront l'unification des Forces armées canadiennes.

En 1943, il encaisse un dur coup lorsqu'il est muté, sans explication, du corps blindé à l'infanterie. Il apprend déjà à accepter les revers, qu'ils parviennent des autorités militaires ou, plus tard, des hommes politiques. Il séjournera au Régiment de la Chaudière et se retrouvera commandant-adjoint du Royal 22^e Régiment en Italie. Dans ce poste, il devra combattre certains préjugés à son égard, car on le considère comme un intrus qui, un jour, remplacera une légende au combat, le lieutenant-colonel Paul Bernatchez. Toujours diplomate, Allard s'intègre au 22^e et deviendra un de ses plus illustres commandants. Promu général de brigade, il finira la guerre dans le nord-ouest de l'Europe, mais ceci ne l'empêchera pas de faire souvent l'éloge des hommes du 22^e.

Après la guerre, comme attaché militaire en URSS, il constatera de visu la menace croissante que présente cette autre tyrannie. Pendant la guerre de Corée, il commandera la 25^e brigade canadienne. Il raconte même quelques déboires qu'il eut à essayer avec certains journalistes pour qui les règlements n'existaient pas.

Même s'il a atteint le plus haut poste possible pour un militaire canadien, c'est dans son double rôle d'architecte de l'unification des forces armées et comme champion des Francophones dans le milieu militaire que Jean Allard s'est surpassé. En dépit des polémiques et des revers causés par ceux qui sont paralysés par la tradition, quand ce n'est pas par racisme, il a toujours su maintenir ses positions. Ce qui explique, par exemple, sa sortie du bourbier créé par l'intransigeance des Français lors de la visite de De Gaulle au Québec en 1967. Ou encore lorsqu'il s'est fait le porte-parole de milliers d'anciens combattants canadiens lorsque René Lévesque les traita de «soldats d'opérette». Parce que les morts restent muets, Jean Allard leur a donné une voix.

Les Anglais parlent habituellement en bien de ceux qui ont le courage de leurs convictions. Allard sera de ceux-là. Je recommande la lecture de ses mémoires.